

Faculté libre de Théologie protestante de Paris

LA DICTION
LA VOIX ET LE GESTE
DANS LA PRÉDICATION

THÈSE

*Présentée à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le Décembre 1911*

PAR

DANIEL MICHENOT



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société Anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

—
1911

LA DICTION
LA VOIX ET LE GESTE
DANS LA PRÉDICATION

OUVRAGES CONSULTÉS

- BAUTAIN (Abbé). *L'Art de parler en public*. Paris, 1863.
- BROOKS (Ph.). *Conférences sur la Prédication*. Paris, 1884.
- CICÉRON. *Analyse et Extraits des Ouvrages de Rhétorique*. Paris, 1875.
- COQUEREL (Père). *Observations pratiques sur la Prédication*. Paris, 1860.
- DAMMIEN (H.). *L'Art de se faire écouter*. Paris, 1901.
- D'UDINE (Jean). *L'Art et le Geste*. Paris, 1911.
- GONDAL (I.-L.). *Parlons ainsi. De la Voix et du Geste*. Paris, 1905.
- HACKS (Ch.). *Le Geste*. Paris, sans date.
- KENNARD (J.-S.). *De la Force psychique dans la Prédication*. Paris, 1903.
- LE FAUCHEUR. *Traité de l'Action de l'Orateur ou de la Prononciation et du Geste*. Paris, 1657.
- LEGOUVÉ (E.). *L'Art de la Lecture*. Paris, 1877.
- LE ROY (G.). *La Diction française par les Textes*. Paris, 1911.
- MOURRET (Abbé F.). *Leçons sur l'Art de Prêcher*. Paris, 1909.
- ROCHAS (A. de). *Les Sentiments, la Musique et le Geste*. Grenoble, 1900.
- SPURGEON (C.-H.). *L'Attitude, les Gestes, l'Action chez l'Orateur*. Paris, 1892.
- STAPPER (Edmond). *La Prédication d'Eugène Bersier*. Paris, 1893.
- STAPPER (Léon). Adolphe Monod. *L'Homme et le Prédicateur*. Paris, 1871 (Thèse).
- TACITE. *Dialogue des Orateurs*. Paris, 1897.
- VÉTU (Abbé J.-X.). *Les Vrais Principes sur la Prédication*. Paris, 1860, 2 vol.
- VINET (A.). *Histoire de la Prédication*. Paris, 1871.

Faculté libre de Théologie protestante de Paris

LA DICTION LA VOIX ET LE GESTE

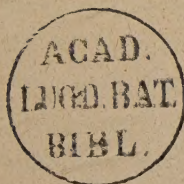
DANS LA PRÉDICATION

THÈSE

*Présentée à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le Décembre 1911*

PAR

DANIEL MICHENOT



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société Anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

1911

Faculté libre de Théologie protestante de Paris

Examineurs de la Soutenance :

M. JEAN MONNIER, professeur, président de la Soutenance.

MM. ED. VAUCHER. }
W. MONOD..... } Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

N^o 453

AVANT-PROPOS

En présentant respectueusement ce travail à nos Maîtres de la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, nous nous excusons de n'avoir pas traité un sujet habituel.

Des études spéciales nous ayant amené à comprendre le rôle très important et trop négligé, selon nous, de l'Action dans la Prédication, nous avons pensé qu'un essai de ce genre pourrait avoir quelque utilité pratique. Et si en nous lisant avec indulgence, car nous n'avons pas la prétention de tout dire, quelque camarade à peine entré dans le ministère, ou quelque étudiant en théologie, découvrirait qu'on ne s'improvise pas prédicateur, mais qu'une longue et sérieuse préparation est indispensable pour s'exprimer correctement en public, notre modeste ambition serait réalisée, et par là même justifié le choix que nous avons fait de ce sujet.

INTRODUCTION

On sait la place prépondérante qu'occupe dans le culte public le sermon. Pour beaucoup d'auditeurs, c'est le morceau de résistance, « la grande pièce, » la liturgie et la lecture de la Bible n'ayant que l'intérêt secondaire d'un « lever de rideau. »

Nous ne discuterons pas cette opinion courante que nous estimons, pour notre part, absolument fausse. Nous nous plaçons simplement en face de la parole humaine interprétant les Ecritures, en face de ce qu'on nomme l'Action dans la Prédication, pour en signaler les défauts extérieurs les plus ordinaires et nous efforcer d'indiquer les moyens de les corriger. Mais nous tenons avant tout, à déclarer, à affirmer, pour dissiper toute équivoque et répondre par avance à une critique très justifiée, qu'il n'entre pas dans notre pensée que l'action du discours, si parfaite qu'elle puisse

être, soit capable de remplacer les qualités essentielles du fond qui seraient absentes; ces quelques conseils ne s'appliquent nullement à la façon de composer un sermon, ni à sa matière, mais uniquement à la manière de le dire, persuadés que nous sommes, qu'à valeur égale, le discours qui intéressera le plus, portera le plus, sera celui qui sera le mieux prononcé.

Nous avons pensé, tout d'abord, consacrer notre travail à l'étude du geste seul, dans l'art antique, grec et latin, à l'époque de la Renaissance et chez les classiques du xvii^e siècle, pendant la Révolution, enfin chez les modernes et par une analyse poussée, nous aurions essayé d'établir une sorte de psychologie du geste. Après avoir réfléchi longuement à cette tentative, nous nous sommes aperçus qu'elle était au-dessus de nos forces et dépassait de beaucoup notre compétence. De plus il nous est apparu que, relevant surtout de la critique d'art qu'il vaut mieux ne pas entreprendre lorsqu'on ne se sent pas la moindre autorité, elle ne pourrait avoir qu'un intérêt restreint. C'est pourquoi nous avons cru plus prudent et aussi plus utile de nous placer à un point de vue plus

pratique, en insistant auprès de ceux qui se destinent à la prédication, et à la suite des auteurs qui se sont occupés de cette question, sur l'importance du geste dans le discours public. Mais comme il ne nous paraît pas possible de séparer cette partie de l'Action, qui demanderait à elle seule plus d'un volume pour être complètement traitée, de l'action générale de l'orateur, c'est-à-dire de la prononciation, des qualités de la voix et du ton, nous avons cru devoir dire en quelques pages ce qui nous semblait essentiel sur ces points particuliers, en nous étendant davantage sur la dernière partie réservée au geste. Que l'on veuille bien, par conséquent, ne pas s'étonner de la trouver plus développée, en se souvenant qu'elle devrait être originairement toute la matière de notre travail.

Nous devons à l'obligeance d'un de nos professeurs la bonne fortune d'avoir eu entre les mains le petit livre, aujourd'hui assez rare, dans lequel Le Faucheur traite avec beaucoup de talent de « l'Action de l'Orateur, de la Prononciation et du Geste. »

Il nous a paru intéressant de placer nos remar-

ques personnelles sous l'autorité de cet illustre représentant de la grande époque classique, tout imprégné de l'art oratoire de la Grèce et de Rome, et nous avons pu constater que les conseils qu'il donne aux prédicateurs de son temps s'appliquent le plus souvent très exactement encore à ceux de nos jours; et nous avons pensé que si, sur quelques points de détail, l'action du prédicateur moderne ne nous semblait plus tout à fait en accord avec celle qu'il recommande dans son ouvrage, de ces divergences mêmes pourrait sortir la matière de quelques discussions utiles, de nature à jeter quelque lumière nouvelle sur ce grand sujet de l'Action oratoire de la Prédication qui manque peut-être encore de bases suffisantes pour devenir l'enseignement définitif qu'il nous paraît indispensable de donner et que beaucoup appellent de leurs vœux.

Les étrangers qui viennent en France, avec le souci de bien parler notre belle langue, n'hésitent pas, après qu'ils sont capables de s'exprimer de manière à être compris, à s'adresser à des professeurs de diction pour pénétrer toutes les nuances, toutes les subtilités, toutes les élégances de ce

langage qu'ils admirent assez pour s'efforcer de ne le point écorcher. Nous n'avons pas toujours cette louable préoccupation; habitués dès notre enfance à entendre parler un français clair, élégant même, selon le lieu de notre naissance, nous ne sommes pas loin de nous croire orateurs par nature, et de fait, beaucoup d'entre nous, dans la conversation courante, s'expriment avec facilité, abondance et même naturel, qualité qui donne à la parole humaine un charme si particulier.

Mais que nous devenions avocats, ou plus spécialement pasteurs, toutes ces qualités primordiales s'évanouissent ou plutôt se transforment en défauts que de longs et patients efforts n'arrivent pas toujours à faire disparaître. C'est dire que ceux qui gardent leur mépris pour les règles établies, considérant comme au-dessous d'eux de s'astreindre à les apprendre, conservent à travers leur carrière des défauts extérieurs qui sont de véritables obstacles aux vérités qu'ils répandent; et si l'on veut bien se souvenir qu'il s'agit en l'espèce de la Parole sainte, de l'Évangile, de l'amour de Dieu et de l'Espérance humaine, on conviendra qu'il est véritablement coupable de ne pas

donner à ces vérités la forme nécessaire pour qu'elles puissent pénétrer dans les cœurs. Rien n'est petit, nous semble-t-il, quand un sujet pareil est en cause, et c'est la pensée première qui a inspiré ce travail.

C'est pourquoi nous ne pouvons cacher notre étonnement, en constatant le peu d'empressement qu'ont mis en général les Etudiants en théologie à suivre le cours destiné à cet enseignement si utile. Peut-être estiment-ils qu'avec toutes les matières qu'on leur enseigne, la diction peut sans dommage être négligée, mais qu'une fois pasteurs, et par là même prédicateurs, ils auront tout le temps de s'y consacrer. Une telle opinion nous paraît extrêmement dangereuse, on ne se juge pas soi-même avec exactitude. « Leur parole, dit J.-S. Kennard, dans son remarquable ouvrage sur « la Force psychique dans la Prédication, » sera probablement savante, théologique, apologétique, classique, dogmatique, tout ce qu'on voudra, mais non simple, naturelle, vivante, enthousiaste, familière, véhémence, en un seul mot puissante. »

C'est pendant les années de Faculté qu'il faut

apprendre les règles que toute sa vie l'on devra appliquer.

Le premier avertissement que donne Le Fau-
cheur « aux jeunes hommes qui ont dessein de se
former à bien parler en public » est, qu'ils étu-
dient cet art « de bonne heure et qu'ils se mettent
en devoir de le pratiquer le plus tôt qu'il leur
sera possible, pour ne pas tomber aux défauts et
aux vices qui y sont blâmés. Car au commence-
ment qu'ils n'ont encore pris aucun mauvais pli,
il est aisé de s'en garder; mais quand on en a con-
tracté l'habitude et qu'elle s'est confirmée par un
long usage, il est fort difficile, afin que je ne dise
impossible, de les corriger. Il le faut donc faire
durant la jeunesse qui est l'âge auquel la nature
est plus flexible et plus souple pour recevoir les
impressions qu'on lui veut donner, et n'attendre
pas un autre âge auquel elle sera plus dure et
auquel on reconnaîtra bien les défauts où l'on
sera tombé, mais lors peut-être qu'il ne sera plus
temps de songer à y apporter du remède. »

Qu'il nous soit permis de remercier ici M. le
doyen de la Faculté de Théologie de Paris, pour
l'appui qu'il donne à cet enseignement en le recom-

mandant d'une manière toute spéciale à ses étudiants et en dotant de prix le concours de fin d'année; M. le professeur Jean Monnier, qui profondément convaincu de la nécessité de ces études, assiste lui-même, depuis deux ans, à chacun de ces cours et ajoute à leur intérêt par ses introductions et ses remarques suggestives; et qu'il nous soit permis enfin d'exprimer toute notre reconnaissance à notre cher maître et ami M. Léon Delorme, pour l'affectueux intérêt qu'il n'a cessé de nous témoigner depuis de nombreuses années, pour ce qu'il nous a enseigné, pour la peine qu'il se donne d'indiquer à chacun la note juste, le geste sobre et expressif, pour les qualités si rares de naturel et de vérité qu'il possède à un si haut degré et qu'il s'efforce de transmettre à ses élèves. Beaucoup lui devront une précieuse méthode, beaucoup aussi, croyons-nous, regretteront de ne pas l'avoir mieux suivi et, à cause de cela même, insuffisamment apprécié.

LA DICTION, LA VOIX ET LE GESTE

LA VOIX

La voix est une reine,
et la chaire est son trône.

J.-S. KENNARD.

Une opinion qui tend à s'établir veut que le sermon soit un genre faux, vieilli, ne s'adaptant plus du tout aux besoins de notre époque. Considéré comme un discours académique, bâti selon les règles formulées par les grands sermonaires du xvii^e siècle et appliquées par eux, il est certain que le sermon paraît s'effacer de notre horizon littéraire, emportant avec lui une majesté qui n'allait pas sans une certaine raideur. Mais nous ne voyons pas bien par quoi l'on pourrait remplacer l'explication des Saintes Ecritures qui fait le fond de notre culte réformé. Que l'on ne dise plus sermon, mais prédication, ou même conférence religieuse, la différence n'est pas grande, et la nécessité de rendre le discours public intéressant et vivant demeure la même pour tous les genres.

Nous admettons bien volontiers que la division en

trois points précédés d'un exorde de longueur fixée et suivis d'une péroraison ne soit pas indispensable, que l'on ne doive pas craindre d'aborder en chaire des sujets d'actualités ; aussi bien n'est-ce pas la matière de ce travail qui peut uniquement se demander comment produire par la parole le maximum d'effet entendu dans le meilleur sens du mot.

Et il est bon ici de ne pas céder au travers protestant fortement encouragé et développé par nos journaux religieux et qui consiste à être très facilement satisfaits de nous-mêmes. Quel est le pasteur, comme le faisait spirituellement remarquer dans un de ses cours de théologie pratique M. le professeur Wilfred Monod, dont le sermon prononcé à l'occasion de tel synode dont on lit le compte rendu, n'ait pas été « remarquable, » dont la parole éloquente n'ait pas « profondément ému les auditeurs, » dont la prière n'ait pas été d'une « grande élévation, » la voix « chaude et sympathique? »

On dit aussi, et nous ne demandons pas mieux que d'accueillir cette opinion sans la contrôler, qu'à côté des curés de campagne nos plus humbles pasteurs semblent des aigles, mais nous croyons ne pas nous tromper en affirmant qu'à la lumière, non pas de la véritable et grande éloquence qui, semblable à la vraie poésie, demande « du ciel l'influence secrète » que rien ne peut remplacer, mais de la simple correction du langage et de la vérité du ton, la moyenne de nos pré-

dicateurs n'est pas élevée, et que nous nous contentons d'une médiocrité qui nuit terriblement à la propagation des idées que nous voulons répandre.

Certes, il serait injuste de ne pas tenir compte de la timidité qui paralyse parfois les natures les mieux douées, de certains défauts de prononciation, de certains accents hérités du sol natal, mais Démosthène aussi avait un défaut de langue, et il n'en est pas moins devenu et resté Démosthène, c'est-à-dire le type le plus accompli de l'orateur grec. Seulement Démosthène, pour qui « l'Action » résumait à elle seule les trois règles fondamentales de l'éloquence, s'était astreint dès son enfance à s'assouplir la langue, en s'exerçant sur la grève, à parler avec des galets dans la bouche, jusqu'à ce qu'il en fût arrivé à dominer le bruit de la mer en fureur.

Puisque c'est une habitude et souvent une nécessité pour beaucoup de pasteurs de passer un mois par année au bord de la mer, nous nous permettons de les engager à profiter de ce grand exemple et de se livrer à leur tour à cet exercice fortifiant. Les résultats pratiques ne se feront pas attendre ; quand on a passé ses vacances avec Démosthène, il est impossible que la prédication ne s'en ressente pas.

La première chose est donc de faire de sa voix un instrument juste capable de rendre un son normal. L'éloquence du corps, dit à ce propos Kennard, « les effets de l'attitude, du geste, de l'expression faciale,

et de tous les mouvements musculaires, ne sont après tout que les humbles alliés et serviteurs de cette puissance royale : La Voix.

« On ne songe pas sans s'en émerveiller, continue-t-il encore, que c'est d'elle (et non pas de la plume) que Dieu se sert principalement pour ramener l'homme à son obéissance. Quoi que l'on puisse dire de la puissance muette de la parole imprimée, c'est à la parole incarnée, jaillissant toute fraîche d'une âme humaine, qu'il appartient et appartiendra toujours de commander à l'attention des peuples, de mener le cœur et la volonté et de décider de l'avenir. Car Dieu a mis dans la voix humaine un tel charme magique, étrange et divin, qu'il atteint les profondeurs de l'être, éveille l'assentiment, électrise la volonté et pousse à l'action avec une force que ne possède pas le langage écrit.

« Le vrai prédicateur (dit le docteur Joseph Parker de Londres) n'a point de concurrent à redouter, car la voix humaine ne peut se remplacer par rien d'équivalent. Le cœur ne dédaigne aucune mode d'expression, mais celui qu'il aime sans réserve est l'emploi de la voix humaine.

C'est elle qui réunit et peut remplacer tous les autres et qui les inspire tous.

Pour quelques-uns sans doute, toutes les voix se ressemblent; mais toutes les couleurs aussi, tous les accidents de lumière, tous les payages; la spiritualité de ces gens est au zéro, et ce peu de vie qu'ils ont est

surtout dans leur sang. Est-ce que la puissance de la voix ne serait pas plutôt spirituelle que physique? Qu'elle puisse produire une intense excitation spirituelle, cela est incontestable dans le chant ou dans le discours, et tout le monde reconnaîtra que le ton de la voix peut communiquer un sentiment que des symboles n'exprimeraient jamais avec exactitude. »

« A travers l'histoire on voit que Dieu a conféré à la voix l'honneur et la responsabilité suprêmes. Et cela n'a rien qui surprenne, si l'on réfléchit à l'étendue et à la variété de sa puissance! Il n'y a pas de mécanisme musical, du pipeau de berger aux grandes orgues, qui ait à ce degré le don de charmer, d'apaiser, de faire frissonner, de faire fondre en larmes, d'inspirer une terreur sacrée d'exciter le courroux, de faire naître l'amour. Elle est tantôt la trompette des batailles, tantôt la harpe du cantique; elle peut tonner comme sur le Sinaï ou tomber comme une rosée sur Hermon. Il n'est pas dans l'âme de sentiment ou de passion qu'elle ne puisse exciter et exprimer. Il n'est pas d'oreille si dure, qu'elle ne puisse la pénétrer, et aucune vérité dans l'ordre entier de la révélation ne peut, sans son secours, être parfaitement interprétée. »

« Pourquoi donc, alors, le prédicateur n'use-t-il pas de sa voix sans en abuser? Pourquoi ne voit-il pas que, pareille à la parole incarnée, elle doit être « pleine de grâce et de vérité! » Il arrive pourtant, par

défaut d'éducation et d'étude, que la céleste musique de l'Evangile est aussi bien interprétée par le prédicateur qu'une symphonie de Beethoven le serait par un orphéon de village. Si les cordes inertes d'un violon peuvent s'animer et charmer le sens sous l'archet habile d'un Paganini, que pourrait tirer celui qui s'exerce assidûment à l'éloquence de ces cordes vibrantes et vivantes qu'il a dans le gosier et que les doigts de Dieu ont façonnées de façon que son souffle devint une voix. »

Nous croyons utile, pour tous ceux qui se destinent à la parole publique et en particulier à l'éloquence religieuse, de s'inspirer de ces sages conseils. Insister sur la nécessité de cultiver sa voix paraît superflu, et cependant, si l'on établissait une statistique des prédicateurs protestants parlant une langue correcte et harmonieuse ou seulement ayant la « voix posée, » le nombre n'en serait pas grand.

C'est donc que, d'une manière générale, nous croyons inutile de faire le travail préalable, encouragé dans le mépris de ces petites choses par les lieux communs, qui répètent que ces défauts extérieurs n'atteignent pas la pensée, le fond, comme on dit, en insistant d'autant plus sur ce mot, qu'on est plus mal partagé quant à la forme. Nous nous permettons de faire remarquer avec autant de raison que ces mêmes défauts n'ajoutent rien à la rigueur de la pensée et à la richesse du fond; bien plus, nous affirmons qu'ils

empêchent ces qualités essentielles d'être appréciées à leur juste valeur, car il nous paraît impossible de soutenir que le plus remarquable sermon gagne à être mal dit.

Nous avons trouvé en plusieurs ouvrages, en particulier dans les deux volumes que l'abbé J.-X. Vétu consacre à la recherche des « vrais principes sur la Prédication, » une crainte de la rhétorique et de sartifices oratoires, justifiés peut-être à l'époque de cet auteur. Il nous semble que, de nos jours, ce danger n'est plus à redouter, mais que nous avons une forte tendance à tomber dans l'excès contraire qui peut constituer un autre danger.

Nous devons, après ces remarques générales, donner des indications plus précises et distinguer nettement entre la correction du langage, qui est le fruit d'une bonne articulation, et les qualités de souplesse et de variété de la voix, qui ne peuvent s'acquérir qu'en second lieu. Le Faucheur nous donne ici quelques conseils pratiques et qui nous semblent n'avoir rien perdu de leur valeur : « Le premier soin que doit avoir celui qui se mêle de parler en public doit être de se faire entendre aisément et sans peine. Car s'il n'était pas entendu, il parlerait en vain, et s'il ne l'était qu'avec peine, il en naîtrait deux inconvénients : l'un qu'on l'écouterait mal volontiers, ce qu'on dit avec peine ne pouvant être ouï qu'avec chagrin, à cause qu'il y faut trop d'attention, et que l'auditeur

qui se peut bien contraindre pour quelques moments, se lasserait et se rebuterait sans doute, s'il fallait que cette attention forcée durât plus longtemps. L'autre inconvénient est que pendant que l'oreille travaillerait à ouïr les paroles, l'esprit en serait beaucoup moins attentif à la chose qui toutefois demande la principale attention. Pour éviter ces inconvénients, il est besoin d'avoir une voix claire et forte, sinon au même degré que l'avait ce Trachallus, duquel Quintilien récite que les quatre chambres étant assemblées en la basilique Julienne pour l'exercice de la justice, il fut ouï, entendu et loué non seulement par la première dans laquelle il plaidait, mais par toutes les quatre ; au moins telle qu'elle suffise à remplir le lieu dans lequel il parle. Car, comme le dit très bien saint Augustin, la mesure de sa voix doit être l'étendue de l'auditoire. »

Et après avoir conseillé, avec Apollonius le rhétoricien, à ceux qui sont atteints de notable bégaiement ou d'une hésitation invincible de « s'adonner à quelque autre chose plutôt que de s'opiniâtrer inutilement à un exercice où ils ne sauraient réussir, » il ajoute, après avoir cité l'exemple de Démosthène, ces conseils excellents : « Avez-vous la voix faible ? Travaillez en votre particulier à la fortifier le plus que vous pourrez, en prononçant à haute voix tout ce que vous lirez ou que vous voudrez apprendre par cœur. Êtes-vous sujet à bredouiller ! Accoutumez-vous en

ces lectures particulières à prononcer posément et distinctement tous les mots et toutes les syllabes, en sorte qu'il n'y en ait aucune que vous ne profériez pleinement et intelligiblement, jusqu'à ce qu'en ayant acquis l'habitude, vous puissiez aller de plus en plus vite.... »

« Entre une voix bien distincte et bien articulée et une voix forte et vigoureuse, la première est la plus importante. Car un homme qui n'aura qu'une voix médiocre, pourvu qu'il ait la prononciation bien distincte, se fera plus aisément entendre qu'un autre qui l'aura beaucoup plus forte et de plus grande étendue et qui n'articulera pas si bien ses paroles.... Ainsi, conclut-il, la voix qui au commencement était faible et débile, se renforce insensiblement sans faire aucune violence à la poitrine ni aux poumons, et on parvient enfin à un degré de voix auquel on n'aurait jamais pensé de pouvoir atteindre. »

C'est pourquoi nous répétons, après tant d'autres, que des exercices de prononciation, d'articulation, de respiration sont nécessaires, indispensables; qu'une gymnastique intelligente de la voix s'impose. Il ne manque pas de manuels de diction bien faits, à l'usage de tous ceux qui se destinent à la parole publique.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail d'énumérer ces moyens techniques qui sont les mêmes pour tous; nous devons nous borner à des remarques plus spéciales s'adressant aux prédicateurs. Mais avant de

souligner quelques-uns des défauts qui semblent plus particuliers à l'éloquence religieuse et protestante, nous avons cru devoir insister très vivement sur la nécessité absolue des exercices pratiques qu'il faut faire, chacun pour soi, si l'on veut se trouver dans les conditions normales pour devenir un prédicateur supportable, sinon intéressant.

LE TON PASTORAL

Ce style figuré dont on fait vanité
Sort du bon caractère et de la vérité :

(MOLIÈRE, *Le Misanthrope*.)

Nous désignons sous ce vocable presque tous les défauts d'élocution et de diction dont il semble que le prédicateur ne se puisse affranchir. Le ton pastoral est assez difficile à définir exactement ; il est composé d'éléments divers. L'emphase, la cantilène plaintive, le trémolo fréquent, la monotonie berceuse de l'unction, la majesté sans cause, constituent ce que nous appelons le ton pastoral. Ces éléments n'excluent d'ailleurs, parfois, ni la rapidité excessive du débit ni le grassement, ni les accents, mais ce sont eux qui forment, par leur réunion, la voix du pasteur qui prêche.

Nous ne savons trop comment expliquer l'origine de ce défaut très grave ; il tient sans doute à une sorte de tradition protestante, mais aussi, à n'en pas douter, à l'influence de la chaire et de la robe. Il est

très curieux de constater par exemple que si nous demandons à un pasteur rencontré dans la rue ou dans un salon son opinion sur les événements du jour sa voix sera simple, son ton naturel. Or si, le dimanche suivant, nous entrons au temple, ce n'est plus le même homme, nous ne reconnaissons pas sa voix; tout ce qu'il dit prend une allure majestueuse, et c'est d'un ton ému si non dramatique qu'il annonce à l'assemblée que son texte est extrait de tel évangile, et qu'il l'invite à chanter tel verset de cantique. Qu'on ne prenne pas pour de la satire cette simple constatation et que ceux qui s'indigneraient s'efforcent de s'écouter avec impartialité. Il n'y pas de leur faute c'est le « ton pastoral » auquel, à part de très rares exceptions, personne n'échappe, à moins d'une grande attention. D'ailleurs, le public lui-même ne s'étonne pas longtemps de cette voix de circonstance, il s'y fait, et la préfère même à tout autre, ne la trouvant comparable à aucune pour bercer son sommeil. Terrible défaut, puisqu'il endort l'attention qu'il devrait tenir éveillée et qu'il empêche la parole de toucher l'imagination et le cœur! Que l'on veuille bien considérer la gravité des conséquences; toute la partie liturgique, rendue désespérément ennuyeuse par cette façon d'être lue, devient d'une générale inutilité; bien plus, la lecture de la Bible, qui devrait normalement tenir le tout premier rang dans le culte, ne jouit, pour la même cause, que d'un médiocre intérêt, et c'est ainsi que, par notre

faute, nous trahissons le maître que nous voulons servir. Personne n'ignore, en effet, l'éloquence vigoureuse contenue dans bien des passages des vieux prophètes; on ne peut davantage rester insensible à la merveilleuse variété des récits des Evangiles, tour à tour familiers, dramatiques, ironiques, descriptifs ou éinglants, émouvants, pathétiques même; au souffle entraînant des lettres de Paul, à la rigueur et à la logique de ses raisonnements. Eh bien! puissance surprenante du défaut que nous dénonçons, tous ces fragments, dits ou lus sur le « ton pastoral, » paraissent coulés dans le même moule; on ne distingue plus le maître des disciples, ni Job du « vieux saint Paul haranguant les Romains. » Que l'on s'efforce au contraire de bien comprendre le passage choisi, de le traduire exactement ensuite avec la voix qui convient, le ton qui s'impose d'après les règles fondamentales de la vérité et du bon sens, et les récits les plus connus apparaissent sous un jour tout nouveau. Cette expérience peut être faite par tous les prédicateurs, comme elle a été faite et répétée par plusieurs pasteurs connus de Paris qui, rendus attentifs à ce danger, nous ont dit plusieurs fois qu'après certaines lectures bibliques, faites avec naturel et simplicité, les auditeurs leur avaient dit qu'ils avaient cru les entendre pour la première fois! Il suffirait donc, à notre avis, de se corriger de ce ton faux et convenu qui donne aux vérités les plus fortes un air

de déjà su, mais jamais éprouvé, pour que la Bible parle enfin son vrai langage, tour à tour doux ou sévère, mais toujours consolateur. N'est-ce pas une raison suffisante, pour déterminer tous ceux qui se destinent au pastorat, à apporter tous leurs soins à traduire exactement la parole qui leur est confiée, et pour cela, à écouter les conseils que leur donnent dans ce but ceux qui sont chargés de les entendre, et de les reprendre, et à ne pas craindre de recommencer plusieurs fois le même passage, pour arriver à lui donner, par la diction, son véritable caractère. Il faut se souvenir en effet que le prédicateur ne doit pas avoir une voix spéciale, mais tout simplement une voix ordinaire, puisqu'il a le pouvoir d'en changer selon sa volonté et de l'adapter à la nature des sentiments qu'il doit exprimer. Sans doute on ne doit pas perdre de vue l'importance de la mission que l'on remplit, la hauteur du sujet que l'on traite, et nous ne nous représentons pas bien en chaire le comique le plus irrésistible, mais que l'on prenne bien garde; dans certains cas, l'emphase elle aussi est comique, et nous devons éviter par-dessus tout, dans un pays comme le nôtre, de rendre ridicule la parole religieuse.

Passant en revue les qualités qui font à son avis le succès du prédicateur, le Rev. Phillips Brooks, dans l'une de ses « Conférences sur la Prédication, » parle de la gravité, dans un passage que nous croyons intéressant de citer ici. Après avoir indiqué ce qu'il entend

par gravité, « une manière grave et sérieuse d'envisager la vie, » il ajoute : « Je sais bien tout ce qu'une gravité simulée a de misérable. Je l'abhorre autant que personne. Les sarcasmes et les railleries qu'on lui prodigue n'exigent peut-être pas une forte dépense d'esprit, mais à coup sûr ils sont mérités. Il y a une gravité affectée qui cache sous un air solennel le vide de la pensée et du sentiment ; elle s'endosse comme un costume ; elle consiste dans quelques formes ; toute conception sérieuse de la vie, plus réellement grave au fond que la sienne, mais dont il lui plaît de trouver les apparences frivoles, la scandalise. Cette gravité-là, je l'abandonne à la risée et au mépris de tous. Les pasteurs qui ne sont que solennels sont bien superficiels. Ils sont dignes du profond dédain qu'on a, de tout temps, déversé sur eux. Ce sont des fourbes et des comédiens. Tels qu'on les voit, raides et empesés, minutieusement boutonnés du haut en bas, suivant l'ordonnance, dans leur redingote de précision, il ressemblent à une commode dont la moitié des tiroirs serait vide et dont l'autre moitié n'ouvrirait pas. »

« J'estime, dit-il encore, qu'il est un autre type de pasteur qui devrait au moins partager, en compagnie de celui qui pose pour l'homme grave, le mépris de tous les chrétiens. C'est au pasteur bouffon que j'en ai, et à toutes ces variétés de ce type déplaisant. Il se donne carrière en chaire et hors de chaire....

« Il a les poches pleines de mots drôles dont la Bible

fait les frais, ... je crois que rien dans la manière d'être d'un pasteur ne provoque davantage l'indignation que ce défaut.

« Je suis sûr que vous ne vous méprendrez pas sur ma pensée. Entre la gravité dont je parle et la perception très fine du côté plaisant des choses, il n'y a aucune incompatibilité; non seulement la gravité se concilie fort bien avec l'humour, mais elle en a besoin. Qui possède l'humour a le sens de la juste proportion des éléments de la vie. C'est l'une des qualités les plus précieuses au prédicateur. Toutes les extravagances qui font du tort à la chaire seraient modifiées et corrigées, souvent même évitées, si chaque pasteur était doué d'un humour vrai. Que de fois il a tempéré l'amertume des controverses! Vous ne sauriez lui accorder trop de faveur. Jamais les livres, anciens ou modernes, où il règne sous la forme la plus authentique, ne nous seront trop familiers, car l'humour véritable est l'épanouissement de la vie. Lisez George Eliot et Thackeray et surtout Shakespeare. Ils nous aideront à éviter les extravagances, sans tomber dans l'insipidité. Ils nous conserveront la gravité, en nous préservant de la solennité pompeuse. C'est que l'humour est bien différent de la frivolité. On se demande parfois s'il est permis à un prédicateur de faire rire son auditoire, comme si les rires étaient invariablement de même espèce; comme s'il n'y avait pas un sourire qui passe à certaines heures sur une grande

assemblée comme la brise d'une matinée de mai pour féconder les bons germes que la parole y a répandus. »

Dans l'ensemble nous n'avons rien à reprendre à ces judicieux conseils, tout au plus, en ce qui concerne le ton du prédicateur, aimerions-nous mieux employer un autre mot que celui de gravité, le mot sérieux, par exemple. En résumé, il ne doit pas y avoir, à notre humble avis, de « ton pastoral » proprement dit, cette seule expression ne pouvant s'affranchir d'un sens péjoratif. Ce qu'on peut hardiment soutenir, c'est que le prédicateur, aussi bien dans ses discours que dans sa vie, doit être naturel et vrai : ces deux qualités n'excluent bien entendu ni la gravité, qui est souvent de circonstance, ni la majesté qui doit être moins fréquente, ni l'humour, ni la force, mais elles sauvegardent la variété, cette qualité maîtresse sans laquelle nous croyons pouvoir dire qu'il n'est pas de bon prédicateur.

Cicéron, dans « l'Orateur » dit à ce propos qu'il faut distinguer entre trois genres de ton. Le sublime, le simple, le tempéré, et il ajoute que Démosthène a excellé dans chacun d'eux ; et Le Faucheur donne le conseil suivant, pour indiquer à l'orateur la Tonalité générale d'un discours. « Il faut, dit-il, que celui qui doit parler en public, considère premièrement avec soin la chose dont il doit parler, et qu'il l'ait gravée bien avant en son esprit, afin d'en être plus vivement

touché, et de toucher ensuite les autres avec plus d'efficace. Que le prédicateur conçoive bien en son esprit la grandeur de Dieu, la vérité de ses enseignements et la justice de ses préceptes, qu'il ait un véritable amour pour la vertu, une véritable haine pour le vice, une grande tendresse de cœur pour les pauvres, quand il les recommande à la charité des riches et qu'il brûle d'un ardent désir du salut de tous ses auditeurs. Etant ainsi touché, il fera paraître aisément l'émotion intérieure de son âme par la prononciation, l'accommodant à chacune de ces passions. Car la corde sonne selon qu'elle est touchée... il en est de même de la parole. Le prédicateur accommodera donc le ton et l'accent de sa voix à la nature des passions dont il est touché en soi-même et dont il désire de toucher les autres....

Et pour ne rien oublier de tout ce qui peut contribuer à une chose aussi importante qu'est cette variation de la voix, il ajoute qu'un des moyens les plus propres pour acquérir la faculté de le faire bien à propos, en toutes sortes de sujets, est de lire souvent et tout haut des comédies, des tragédies, des dialogues et d'autres ouvrages des auteurs dont le style approche le plus du dramatique.

Nous devons terminer ce chapitre par quelques considérations plus pratiques. Le prédicateur, le plus souvent possible, doit parler dans le médium, prendre bien garde à ne pas monter la voix sous prétexte de

forcer l'attention, en un mot de ne pas, comme il arrive souvent, débiter trop haut, ce qui nuit fatalement à la portée d'un discours. Il est anti-naturel également de conserver d'un bout à l'autre d'un sermon le même ton grandiloquent. Nous n'ignorons pas que dans bien des endroits, à la campagne de préférence, le pasteur qui parle bien est celui qui parle fort, mais en gardant toujours le ton élevé, l'on est monotone, et il devient matériellement impossible de donner plus de force à certains passages qui en réclameraient. Il ne faut pas craindre de commencer simplement un peu bas pour commander l'attention, et varier constamment le ton, sans pour cela faire de contre sens. Ce sont là des règles fixes; de même, la nécessité de ponctuer, en parlant, par des temps d'arrêt et des silences, comme on ponctue en écrivant. Il faut avoir pitié de l'auditeur, le laisser respirer de temps en temps, quand il nous fait l'honneur de nous suivre et ne pas l'entraîner à une allure vertigineuse qui l'essouffle autant que le prédicateur lui-même. Quelle jouissance dans une réunion publique, après une succession d'orateurs médiocres, que la voix simple, bien posée, dont on suit sans effort tous les sons, dont les inflexions variées vous séduisent et vous gagnent à la cause qu'elle soutient! Si nous l'avons éprouvée, essayons de la procurer aux autres, nous rappelant qu'il s'agit de les gagner, non pas à tel programme politique ou social, mais à la grande et

sainte cause du salut du monde réalisé par Dieu, qui s'est rendu sensible à notre humanité misérable et sublime, en la personne du Fils de l'Homme, notre maître Jésus-Christ.

LE GESTE

« Quasi sermo corporis. »

CICÉRON. *De Oratore*. III. 59.

Le meilleur orateur est celui
qui change en yeux les oreilles.

(*Prov. arabe.*)

Les prédicateurs doivent-ils faire des gestes? Qu'on nous permette de ne répondre qu'un peu plus tard à cette question. Nous constatons pour le moment qu'ils en font presque tous, mais que rien n'est plus rare qu'un prédicateur aux gestes justes et harmonieux. Le geste le plus fréquent consiste à saisir vigoureusement, des deux mains, le rebord de la chaire. C'est un point d'appui, une bonne précaution pour ne pas tomber, mais ce n'est pas à proprement parler un geste. — Les plus timides se bornent à avancer alternativement les mains ouvertes, et ce geste loin d'ajouter à l'intérêt du débit, en augmente la monotonie. Notre expérience, si petite qu'elle soit, nous remet en mémoire les gestes les plus comiques, et nous nous rappelons certaines circonstances dans lesquelles,

pour ne pas rire, il nous fallut le regard sévère de nos parents, et une éducation pleine de respect pour les choses religieuses. Nous croyons voir encore tel prédicateur donnant la bénédiction aux fidèles, les avant-bras levés, les coudes collés au corps dans l'attitude du canard qui va prendre son vol. C'est là ce que Spurgeon appelle le « Style pingouin, » qui rend le prédicateur grotesque. Que d'autres nous avons vu parler de cette terre misérable où nous sommes en montrant du doigt les cieux, et combien d'autres dissenter sur la splendeur azurée, le bras tendu vers le parquet !

Qu'on ne nous accuse pas d'avoir occupé trop souvent ce « banc des moqueurs, » sur lequel le psalmiste recommande si justement de ne pas s'asseoir. Nous pensons que ces observations ont leur place dans la critique que nous sommes obligés de faire en vue de ce travail. Nous ne sommes d'ailleurs pas seuls à signaler quelques gestes ridicules chez les prédicateurs. Quelques-uns, dit Kennard, désireux d'être éloquents font tourner leurs bras dans l'air épouvanté, comme le gardien artificiel d'un champ de blé ; d'autres, joignant la paralysie à la piété se tiennent, comme Lazare, au sortir de sa tombe, immobiles dans leurs bandelettes et nous serions tentés de nous écrier : « Déliez-le, et qu'il prêche ! »

« D'autres prédicateurs aussi se passionnent pour les enfants, de leurs méninges, et s'imaginent pour

cela être des convaincus. Je les ai vus menacer de leurs poings des adversaires imaginaires, devenir tout rouges et risquer l'apoplexie, à force de vociférations, pour démontrer une thèse dont les auditeurs étourdis se demandaient mentalement : Eh bien ! admettons, et après ? »

Certains prédicateurs n'échappent pas au défaut de se frapper le ventre au lieu de la poitrine, et de montrer leur cœur du côté droit ; d'autres, et non des moindres, à celui de passer leurs bras devant leur visage et leur corps, ce qui est évidemment à éviter. Que quelques-uns de nos meilleurs orateurs se rendent coupables de certaines fautes de geste et d'attitude, on les excuse, ces défauts étant largement compensés par tant de belles qualités. Mais que les jeunes ne croient pas, en imitant leurs travers, acquérir du même coup les qualités qui les distinguent ; on ne saurait trop se mettre en garde contre une imitation inintelligente qui n'est que de la caricature.

Ces remarques faites et ces défauts généraux sommairement indiqués, demandons-nous quelle peut être dans la prédication l'utilité du geste entendu comme action extérieure de l'orateur agissant sur la volonté de l'auditeur, et citons à ce propos l'anecdote suivante racontée par Kennard, au début de son chapitre sur le « sermon en action. »

« Au temps, écrit-il, où Saurin, l'éminent pasteur

français, prêchait à la Haye, toutes les places de son Église étaient retenues, quinze jours par avance, par les premiers citoyens de la ville, et les gens se tenaient sur des échelles pour le voir par les fenêtres. Mais le célèbre humaniste Le Clerc refusa assez longtemps d'aller l'entendre, en déclarant que l'art oratoire était au-dessous de la dignité de la chaire chrétienne, et qu'il se méfiait des effets produits plutôt par une vaine éloquence que par la force de l'argumentation. Un jour, pourtant, il consentit à aller entendre Saurin, à la condition qu'il pourrait s'asseoir derrière la chaire et de façon à ne pas voir les mouvements du prédicateur. Avant la fin du sermon, il était en face du prédicateur, il l'écoutait avec une expression de ravissement, sans avoir conscience des larmes qui coulaient sur ses traits agités. »

« Cet incident, ajoute Kennard, n'est qu'un exemple historique, entre bien d'autres, des conquêtes par la fascination qu'a faites le sermon mis en éloquente action.

« Comment pourrions-nous faire trop de cas de l'importance vitale, pour le prédicateur et pour l'auditeur, de cette demi-heure pendant laquelle le travail de plusieurs jours, nous pourrions dire le travail de plusieurs années, doit être concentré comme des rayons de lumière sur ce foyer : l'auditoire. »

« Le geste est donc, continue-t-il, un facteur silencieux de l'action psychique. Par les mouvements

variés et expressifs des mains et des membres, la pensée peut être présentée avec force, sans l'assistance de la voix. Et de fait il y a peu d'émotions physiques ou morales que la pantomime ne puisse exprimer. L'étude de la pantomime est pourtant négligée presque entièrement par les prédicateurs, comme si la pantomime manquait de dignité et ne convenait qu'à la comédie, alors qu'elle est, du fait même de la nature, le premier et le plus éloquent interprète de la pensée et du sentiment. Les mains se lèvent pour prier, implorer, se tendent de diverses façons pour exhorter, solliciter, protester, repousser, tenir, donner, accueillir, se joignent pour supplier, se tordent dans l'angoisse, s'unissent dans l'amitié.

On peut faire de grands progrès dans l'étude de l'action, en expérimentant jusqu'à quel point on pourrait exprimer son discours par la seule pantomime. Il est lamentable de constater le grand nombre de prédicateurs qui, par mauvaise éducation, par timidité ou par leur dépendance du manuscrit, n'ont qu'une action, contrainte et maladroite. Combien d'hommes de goût, par éloignement de la prédication « théâtrale, « sensationnaliste » ou « exubérante » se jettent à l'extrême opposé dans une réserve fade et monotone. »

Remarquons-le bien, observe M. Jean d'Udine dans son beau livre sur « l'Art et le Geste », « dans la vie, les grandes crises qui mettent en jeu notre sensibilité tout entière s'accompagnent de mouvements,

d'attitudes typiques, violentes, excessives, nous nous précipitons aux pieds d'une femme ou d'un autel; nous nous élançons au secours d'un ami, nous nous ruons contre un ennemi; nous nous jetons à terre, en proie au désespoir; nous nous tordons les mains; nous sommes secoués de sanglots. Et ces formes plastiques de mes « états d'âme » n'en sont pas seulement une émanation; elles en font partie intégrante, essentielle, elles en constituent le rythme inséparable, dont l'ampleur même influe directement sur l'intensité de notre passion.

Et si la concentration d'un sentiment le rend quelquefois plus profond, c'est à raison même des efforts que nous avons dû accomplir pour réfréner ses manifestations extérieures, efforts tellement réels qu'ils nous rendent parfois malades physiquement.

Parlant du geste en général, Le Faucheur s'exprime ainsi : « Il est temps de venir au geste, qui n'est pas de petite importance à un homme qui parle en public, pour faire passer les pensées et les passions de son esprit en celui de ses auditeurs avec plus de plaisir et d'efficace : les sens étant beaucoup plus vivement touchés par la prononciation et par le geste ensemble que par la prononciation toute seule.

C'est pourquoi quand on entend un sermon, on désire de voir le prédicateur en face, et quand on

n'est pas en lieu propre pour cela, on n'est pas entièrement satisfait. — Ces deux choses ne sont guère moins importantes l'une que l'autre : et comme lorsqu'elles sont jointes ensemble, elles expriment parfaitement la pensée, chacune d'elles considérée séparément ne laisse pas de l'exprimer ainsi, quoiqu'avec moins de force. Car si par la parole seule nous communiquons avec les aveugles, par le geste seul nous communiquons aussi avec les sourds avec lesquels sans cela nous ne saurions avoir de commerce.

Même le geste a cet avantage par-dessus la parole, qu'au lieu que par la parole nous nous faisons entendre seulement à ceux de notre nation, par le geste nous faisons connaître nos pensées et nos passions à toutes les nations indifféremment. C'est comme un langage commun de tout le genre humain, qui ne touche pas moins par les yeux que fait la parole par les oreilles.

L'Oraison seule fait bien le principal effet en l'esprit de ceux qui l'entendent ; mais quand elle est déstituée du geste, qui est la vie, elle demeure comme morte.

Quand le discours est aidé non seulement d'une prononciation accommodée au sujet mais d'un geste agréable et puissant, alors il paraît vraiment animé et a un effet merveilleux. »

Il est donc bien évident que le geste peut et doit jouer un très grand rôle dans la prédication, et, après avoir déclaré que mieux vaut cependant n'en pas faire que de les mal faire, nous répondons affirmativement à la question posée au début de ce chapitre. Les prédicateurs doivent-ils faire des gestes? Pour émouvoir, il faut être ému, pour convaincre, il faut être convaincu et le paraître; il faut enfin laisser transparaître les sentiments qui nous animent, rien n'est plus rationnel ni plus psychologique à la fois.

Nous arrivons ici à la partie la plus délicate de notre tâche qui consiste à indiquer quels gestes faire, et comment les apprendre.

En lisant en effet quelques ouvrages se rapportant à notre travail nous avons été frappés par le fait que leurs auteurs indiquent, avec détails et esprit, les gestes à éviter et gardent un silence prudent sur les gestes à recommander. Ceux, qui échappent à ce défaut en analysant minutieusement les différents mouvements de la figure et des mains, tombent peut-être dans un pire en se perdant dans les divisions trop nombreuses pour être claires et qui ne peuvent, à notre avis, rendre d'appréciables services aux débutants. L'un d'entre eux, M. H. Dammien, dans son livre sur « L'Art de se faire écouter. » *La*

Diction et le Geste, après avoir distingué les gestes simples et les composés, indique, dans la première catégorie, les gestes indicatifs, démonstratifs, conclusifs, généralisants ou amplificatifs, interrogatifs, affectifs ou exclamatifs, répulsifs et négatifs, invocatifs et expositifs, et dans la seconde catégorie, les gestes composés : affirmatifs, indicatifs, configuratifs, descriptifs, répulsifs généralisants, exclamatifs généralisants, affectifs, affectifs sensibles, pronostiquants.

C.-H. Spurgeon, dans son ouvrage sur « l'Attitude, les Gestes, l'Action chez l'orateur, » raille avec une très fine ironie les gestes ridicules des prédicateurs et fait à fond le procès de la chaire, qu'il rend responsable de tous les contresens et de tous les solécismes, dont on peu se rendre coupable avec les bras. Il lui reproche surtout de cacher toute une partie du corps et de ne laisser subsister qu'un buste. Puisqu'il n'est pas question de la supprimer, nous croyons au contraire que c'est son plus grand mérite, et d'après les difficultés que nous éprouvons à nous servir à peu près convenablement de notre tête, de nos bras et de nos mains, nous jugeons des résultats désastreux, s'il fallait encore nous occuper de nos jambes et de nos pieds.

On recommande en général, et rien n'est plus légitime, d'être sobre de gestes, de suivre le bon sens, de rester naturel et vrai, mais jamais la méthode n'est franchement indiquée. C'est qu'en réalité, nous man-

quons d'une base fixe, et nous croyons intéressant de citer ici l'opinion de M. André Ripert, du théâtre Sarah-Bernhardt, à propos de l'art du tragédien, opinion que nous trouvons dans le livre de M. Albert de Rochas, sur les « sentiments, la musique et le geste. »

« Si l'on considère, dit M. Ripert, la quantité et la difficulté des moyens que l'acteur doit mettre en jeu pour interpréter une scène de tragédie, on demeure étonné du nombre de perfections diverses que demande une exécution convenable.

« Lekain disait du tragédien qu'il devait être élevé sur les genoux d'une reine; aux qualités de la plastique, de la voix et de la diction, il lui faut joindre une gesticulation simple et vraie.

« C'est grâce au geste et à sa juste harmonie avec la parole que les effets les plus intenses ont toujours été obtenus, c'est souvent par son désaccord avec elle qu'une exécution qui sans elle eût été excellente, s'est trouvée irremédiablement gâtée; enfin le geste qui toujours précède la voix lui donne souvent aussi une justice et une vérité qu'elle n'aurait pu trouver sans lui.

« Posséder toujours, quelle que soit la passion à exprimer, un geste juste, est donc une chose aussi importante que difficile : or c'est précisément sur ce point que l'artiste tragique manque des documents et des modèles que la vie habituelle fournit incessamment au comédien.

« Sans doute il suffit de pleurer pour faire pleurer : Horace l'a dit ! mais comment Oreste, par exemple, pourra-t-il pleurer réellement tous les soirs sur la mort d'Hermione ? Et puis, comment concilier le jeu admirable de Talma, toujours si complètement maître de lui, même dans les passages les plus désordonnés, avec l'idée que l'acteur doit trouver dans la réalité de ses sensations la vérité de son geste ? En fait, nous n'avons point d'enseignement rationnel : nous nous bornons à des traditions plus ou moins fidèles, basées sur des interprétations plus ou moins justes des créateurs des rôles. »

Pour se procurer des modèles de gestes naturels et vrais, l'auteur du livre que nous venons de citer, M. de Rochas, a eu l'idée de se servir de l'hypnotisme. Cet essai original et aujourd'hui connu, paraît-il, de beaucoup d'artistes, aurait produit de remarquables résultats. Avec une jeune femme admirablement douée au point de vue plastique et débarrassée, sous l'influence des manœuvres hypnotiques, de tout ce qui constitue sa propre personnalité, on a sous les yeux un véritable automate chez lequel il suffit d'éveiller les sentiments que l'on désire, pour le voir prendre aussitôt les attitudes correspondantes qui sont en effet criantes de vérité, ainsi qu'en témoignent de nombreuses photographies, mais il est à peine besoin de faire remarquer que ce procédé, encore qu'excellent, offre dans la pratique des difficultés évidentes.

Nous n'avons pas la prétention de combler ici toutes les lacunes, sentant trop notre incompetence, nous voulons seulement, pour essayer de justifier le but spécial de notre étude, noter les observations et les conclusions auxquelles nous sommes arrivé après de nombreux entretiens avec des artistes et des prédicateurs connus, mais tout d'abord nous devons citer les dix-sept règles particulières au gestes, énoncées par Le Faucheur.

I. Premièrement, dit-il, il ne faut point faire de gestes et principalement de grands gestes d'abord que l'on n'ouvre la bouche pour commencer un discours, si ce n'est peut-être en quelqu'un de ces exordes brusques que l'on appelle *ex abrupto*.

II. Il ne faut jamais claquer des mains, ni en frapper la chaire, ou la poitrine ; car cela sent le bateleur et le charlatan et n'est bon à rien.

III. Il faut faire tous ces gestes de la main droite, et si l'on y emploie la gauche, que ce soit seulement pour accompagner la droite, et encore en s'élevant toujours moins haut qu'elle. Mais de faire ses gestes de la gauche seule, c'est une chose que l'on doit éviter comme étant de mauvaise grâce. J'excepte seulement de cette règle les endroits où l'on parle nommément de la main droite et de la gauche, comme quand il s'agit de la séparation que le souverain juge fera des bons et des méchants, au jour du jugement, mettant les bons à sa main droite et les

méchants à sa gauche. Là, il n'est pas seulement permis, mais nécessaire d'accommoder ses gestes à cela en faisant l'une de la droite seule et l'autre de la gauche seule.

IV. La droite s'applique bien à propos à la poitrine, quand l'orateur parle de soi, ou quand il désigne son intérieur, son cœur, son âme, sa conscience. Je dis simplement, s'applique, parce qu'il faut que ce soit seulement en mettant la main dessus, et non en frappant, comme font quelques-uns.

V. Il faut que le geste aille de la gauche à la droite et qu'il finisse à la droite, non comme en frappant, mais comme en la posant doucement.

VI. Il doit commencer avec la parole et finir avec elle. Car ce serait chose ridicule que votre geste commençât avant que vous eussiez ouvert la bouche, ou qu'il continuât après que vous auriez cessé de parler.

VII. Le mouvement des mains doit convenir à la nature des actions dont on parle.

VIII. Dans les grands mouvements, le geste des mains est particulièrement nécessaire pour répondre à l'ardeur des figures que l'on emploie.

IX. Si vous haussez la main, ce ne doit pas être plus haut que les yeux, ou fort peu au-delà, au lieu qu'il y en a qui la hausseraient, s'ils pouvaient, jusqu'au plancher. La même proportion doit être observée en la baissant.

X. Enfin, il faut que vos yeux voient toujours

vos mains, qu'elles environnent toujours votre tête, qu'elles s'en écartent le moins qu'il se peut, soit au-dessus, soit au-dessous, afin que ceux à qui vous parlez voient tout ensemble votre bouche, vos yeux, vos mains concourant à leur signifier une même chose, chacune en sa façon, et qu'il s'en fasse une tant plus grande et plus agréable impression en leurs sens et en leurs esprits.

XI. Vous ne devez guère étendre vos bras plus loin de deux pieds du tronc de votre corps, autrement vous jetez votre geste bien loin de votre vue, si ce n'est que vous vous tourniez pour le regarder ce qui serait fort ridicule.

XII. Il faut hausser la main en jurant.

XIII. Il ne faut pas employer le geste partout. Il y a particulièrement des actions que vous ne devez jamais essayer de représenter avec les mains, ni vous mettre en la posture de ceux qui les font, comme d'escrimer, de bander un arc, de tirer un coup de mousquet, de jouer des instruments de musique.

XIV. Il faut bien éviter encore avec plus de soin de contrefaire par aucun geste ou par aucun mouvement celles qui sont sales ou déshonnêtes.

XV. Aux autres actions que vous pouvez représenter avec bienséance, les gestes doivent être fort médiocres et fort modestes et non point grands et vastes.

XVI. Ni aussi trop fréquents ce qui ferait une agi-

tation de bras et de mains messécante à un orateur, comme s'il voulait chasser des mouches.

XVII. Quand on use de quelque prosopopée et qu'on fait parler une personne, il faut prendre garde à ne point faire de gestes qui ne puissent lui convenir en l'état auquel vous la représenterez parlant : comme si vous représentez Jésus-Christ en la croix où il a les mains clouées disant : Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné? « ou » mon Père pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font? Il ne faut pas les lui faire joindre, ni hausser vers le ciel.

Je me contente d'avoir proposé des observations et des règles accommodées à ce qui se pratique en notre temps : ou je puis bien avoir omis plusieurs choses que d'autres peut-être remarqueront, mais je pense avoir touché les principales et les plus nécessaires.

Nous croyons que ce qui « se pratiquait dans son temps » devrait bien encore se pratiquer dans le nôtre, et nous sommes assez embarrassé pour y ajouter quelque chose, notre auteur ayant touché, ainsi qu'il en avait conscience, aux principales et aux plus nécessaires. Nous pensons, cependant, qu'il serait utile d'indiquer le moyen ou plus exactement un moyen de se corriger de la gaucherie naturelle qui paralyse le prédicateur qui monte en chaire sans préparation spéciale.

Il est juste de constater tout d'abord que les difficultés varient selon les personnes, les questions de taille, de physionomie, jouant un très grand rôle dans

la prédication : nous nous plaçons toujours à un point de vue général et nous nous bornons à indiquer les quelques règles qui nous paraissent fondamentales.

1^{re} Nous estimons indispensables à tout prédicateur des exercices d'assouplissement, destinés à le débarrasser de la gaucherie, mère du ridicule, et à cet égard le service militaire, avec la gymnastique rythmique actuellement en usage doit être extrêmement salubre aux étudiants en théologie. — L'étude approfondie de la musique, de la science, du rythme et de la pantomime serait également très à recommander, mais nous attendons davantage du service militaire, par la grande raison qu'il est seul obligatoire. Ce qui importe en premier lieu, avant d'aborder le discours public et avant même de savoir quels mouvements exécuter, c'est d'être maître de son organisme et, pour cela, de savoir comment le régler. — Continuellement, en effet, nous gaspillons nos énergies, remarque avec beaucoup de finesse M. Jean d'Udine, dans son livre déjà cité. Ne connaissant pas les forces dont nous disposons, faute de les avoir mesurées à l'étalon de la durée, faute de les avoir graduées par des exercices conscients, tantôt nous les usons dans des efforts tout à fait disproportionnés aux gestes que nous avons à faire, tantôt au contraire nous n'osons pas les utiliser dans les mouvements que nous serions parfaitement capables de réussir. Il en résulte chez nous des erreurs d'appréciation qui nous couvrent continuellement de

confusion, finissent par nous faire douter de nous-mêmes et nous enlèvent à la fois tout courage et toute tranquillité. Pour éviter une bicyclette, dans la rue, nous faisons un bond désordonné et butons contre un trottoir, ou nous nous jetons sous les pieds d'un cheval. Pour imposer le respect à un adversaire, nous ne savons pas dessiner le geste sobre, mais complet, qui manifesterait notre volonté confiante. Et quand il s'agit de traverser le cabinet du Ministre qui, assis à son bureau, attend notre requête, nous sommes entravés dans le libre exercice de dialectique, par le chapeau qu'il nous faut tenir à la main et par le tapis, au bord duquel nous nous sommes bêtement pris le pied. Si notre esprit était habitué à obtenir de nos membres une obéissance ordonnée, sans énervations inutiles, sans mise en jeu de tous les muscles qui n'ont rien à faire avec l'expression actuelle de notre pensée, si, par des exercices respiratoires subordonnés à l'expression et aux rythmes musicaux, nous étions devenus maîtres de notre souffle et des battements de notre cœur, nous y gagnerions le calme corporel et moral, nous éliminerions de notre vie physique tout cet énervement, toutes ces timidités, toutes ces suffocations qui interrompent le libre cours de notre activité psychique.

Nous voyons souvent, à la quatrième page des journaux, l'annonce de brochures où quelque docteur américain divulgue les secrets pour fortifier notre volonté

et notre ascendant social. Ces secrets se résument en un seul : habituer le corps à obéir passivement à l'esprit et surtout à se taire quand il faut qu'il se taise. La gymnastique rythmique, avec ses exigences constantes, où le mouvement et l'impassibilité sont, tour à tour, et brusquement, commandés par les sons longs ou brefs, par les silences, par les « mesures à compter » de la musique, instaure dans tout le mécanisme moteur de celui qui la pratique, cette force et ce calme d'où dérivent forcément l'attention et la volonté.

Après avoir conseillé la gymnastique rythmique d'après la méthode de M. Jacques Dalcroze, l'auteur que nous citons recommande l'étude du langage et de la classification des mots d'après le livre de M. Maurice Griveau¹, et il conclut en s'appuyant également sur les théories de M. Le Dantec que, soit par l'étude du geste soit par celle du langage, on en arrive fatalement dans l'état actuel des connaissances humaines, et si l'on pousse assez loin l'analyse, à reconnaître que l'art est la forme expressive de la gravitation universelle et que, comme toutes les manifestations cosmiques, il relève uniquement — lui aussi — de la mécanique générale.

Et d'un mot, dit-il, je résumerai les conséquences pratiques d'une telle théorie, en répétant avec confiance que les deux seuls modes efficaces d'éducation

1. *Les Eléments du Beau*. Paris, 1892.

artistique, j'entends non point du perfectionnement technique, mais de la culture du tempérament lui-même et du génie transformateur, sont l'exercice du langage corporel (du geste) et du langage verbal (de l'éloquence). L'histoire de l'Hellade est le vivant exemple, la preuve par excellence de cette assertion, puisque le peuple le plus artiste du monde fut aussi celui qui fréquenta le plus assidûment le Stade et l'Agora!

II. Une deuxième recommandation, que nous considérons comme une règle absolue, est de faire partir tous les gestes de l'épaule, et non du coude ce qui suffit à éviter, dans la plupart des cas, le grotesque. C'est du coude collé au corps, comme nous avons eu déjà l'occasion de le faire remarquer, que proviennent les attitudes risibles, le caractère étriqué de tant de mouvements. Partant de l'épaule, au contraire, ils ont immédiatement un air harmonieux, dégagé, une certaine aisance naturelle dans la ligne courbe qui est le signe d'un geste juste et normal.

III. Les gestes doivent toujours être faits à fond c'est-à-dire lorsqu'on élève le bras, l'élever complètement, l'avancer de même, le laisser retourner sans qu'il frappe le corps, mais sans l'arrêter tout à coup dans sa course sans motif. On doit aussi se garder de l'alternance régulière, cause de monotonie, et n'user que rarement de la simultanéité.

IV. Enfin, remarque très importante, le geste doit

toujours précéder la parole; ce n'est qu'ainsi qu'il devient un auxiliaire vraiment appréciable de la pensée. Souvent un geste bien venu, placé à temps, fait deviner le mot ou même la phrase qui va suivre et que l'on pourrait à la rigueur se dispenser d'entendre. Le geste qui viendrait après n'aurait aucune raison d'être et n'ajouterait rien, ni à l'intérêt, ni au sens.

On constatera peut-être certaines divergences entre ces quelques remarques et les règles établies par Le Faucheur et citées précédemment; mais le lecteur s'apercevra vite qu'elles ne portent que sur des points de détail. Nous n'avons pas l'intention de les discuter à fond, nous nous bornerons à soutenir que l'on peut, sans commettre de faute, se servir de la main gauche dans certains cas, surtout lorsqu'il s'agit de désigner son cœur ou une lutte intérieure. De même nous croyons devoir maintenir que le geste doit précéder immédiatement la parole, ce qui ne veut pas dire qu'il faille gesticuler avant d'ouvrir la bouche, mais que, dans un discours, le geste doit achever la pensée avant la parole, mais ne jamais la souligner. Nous croyons aussi que le geste peut sans inconvénients s'élever parfois au-dessus de la tête, en s'en écartant sensiblement, pourvu que dans l'ensemble il ne détruise pas les lois de l'harmonie; plusieurs visites au Louvre nous autorisent à maintenir cette opinion, avec la remarque que nous avons cru pouvoir transformer en règle absolue, à savoir

que tous les gestes doivent partir de l'épaule et jamais du coude. Enfin, lorsque nous nous permettons de recommander de faire les gestes à fond, nous ne croyons pas contredire à la neuvième règle de Le Faucheur, car il est possible, nous semble-t-il, de développer complètement le bras, sans pour cela paraître vouloir atteindre le plafond !

Nous aurions aimé, avant de conclure, nous rendre compte, par l'étude de nos plus grands prédicateurs protestants français, de quelle façon l'Action oratoire avait été comprise par ces maîtres de l'éloquence sacrée, et de quelle importance elle était à leurs yeux.

Nous n'avons pu malheureusement, bien que nous étant adressé à la meilleure source, nous procurer, sur notre grand réformateur Calvin, de renseignements sur ce point spécial. Nous avons cité au cours de ce travail, l'anecdote rapportée par Kennard et qui nous paraît prouver manifestement la puissance de l'Action de Saurin.

Sur Adolphe Monod et Eugène Bersier, beaucoup plus près de nous, nous n'avons pu nous procurer que la matière de deux courtes notes que nous croyons, malgré leur brièveté, intéressant de reproduire¹.

1. « Quant aux règles de l'Art, » écrit M. Léon Stapfer (de Paris) dans son étude sur Adolphe Monod : « l'Homme et le Prédicateur, » l'atmosphère qu'il respirait était aussi éminemment propre à les

M. Edmond Stapfer, dans son étude sur *La Prédication à Eugène Bersier*, dit que « toute la valeur de sa parole était dans la pensée; son talent n'était pas dans la forme, mais dans le fond de sa prédication, » cependant il reconnaît ses qualités extérieures¹.

lui insinuer par la pratique : son père, très instruit lui-même et causant bien, fréquentait la meilleure société parisienne; dans ce milieu le jeune Adolphe a dû se façonner pour ainsi dire tout seul par l'imitation instinctive de ce qu'il voyait et entendait, il a dû prendre naturellement et presque sans effort l'habitude de la réflexion ainsi que d'un langage correct, pur, gracieux. Ce qui nous le prouve, c'est qu'à l'âge de sept ans, il jouait déjà un rôle dans une tragédie de Racine, de manière à satisfaire ses auditeurs habitués aux représentations scéniques sérieuses. Quelques années après il entendit Talma et sut si bien l'imiter qu'on aurait pu, les yeux fermés, prendre la copie pour l'original. De là l'opinion de certains gens qui ont voulu faire d'Adolphe Monod un habile et intelligent imitateur de Talma. La vérité est qu'il lui arrivait d'en reproduire involontairement les intonations, mais pour une imitation cherchée et habituelle, rien de plus faux : il tenait à être original jusque dans sa manière de parler, et plutôt que de jouer le rôle d'imitateur, il se serait résigné à la médiocrité, si elle lui eût été possible. Ce fut donc grâce à son travail, joint à des dispositions naturelles, que son organe devint souple*, son débit expressif, ses attitudes dignes et sans rien d'emprunté, son action tantôt, véhémence, tantôt contenue, tantôt précipitée, tantôt chaleureuse, tantôt brusque et emportée, mais correspondant toujours aux mouvements de sa pensée ou aux battements de son cœur, et se trouvant en quelque sorte rehaussée par l'éclat d'un geste noble et sobre tout à la fois. Cette pureté de forme peut s'exprimer en deux mots : Art et Vérité.

1. Sa diction était sans doute excellente, sa parole toujours nette, son débit d'une grande simplicité. Le son de sa voix avait un charme particulier, fait à la fois de douceur et de fermeté.

* On rapporte à ce sujet le fait suivant : A Montauban, durant une nuit entière, en veillant un malade, il fut surpris répétant de cent manières différentes ce vers de Racine :

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes. »

Son défaut était d'être trop constamment oratoire.

Quelquefois un peu monotone, il savait cependant soutenir l'attention en variant ses intonations, passant du ton de la simple causerie au ton le plus solennel et le plus véhément. Quand il s'adressait directement à son auditeur, il trouvait dans sa voix si riche, si profonde, si étoffée, des accents d'une onction pénétrante, singulièrement impressive qui l'émouvait profondément, et jamais il n'était déclamatoire. »

Nous croyons pouvoir ajouter, d'après le témoignage de quelques-uns de ceux qui eurent le privilège de l'entendre, que les gestes d'Eugène Bersier, d'abord brusques et anguleux, devinrent, par le travail et une grande maîtrise de lui-même, d'une harmonieuse beauté.

CONCLUSION

En arrêtant ici nos quelques remarques, nous ne nous dissimulons ni leur insuffisance, ni leur imperfection. Nous rappelons que notre but était, avant tout, d'attirer l'attention de ceux qui se destinent à la prédication, sur la nécessité absolue qu'il y a, pour eux, à ne pas négliger les questions d'élocution, et d'attitude extérieure, d'action oratoire en un mot, et de les engager très vivement à se livrer à ces études spéciales, en se confiant à des professeurs expérimentés dont les conseils en ces matières sont des plus précieux. En poursuivant avec ténacité ces deux qualités essentielles qui résument toutes les autres, le naturel et la vérité, ils passeront sans doute par cette phase déconcertante où l'on sent qu'on a perdu ses propres qualités et où l'on n'a emprunté au professeur que des défauts ! Qu'ils continuent cependant avec confiance, et ils arriveront tôt ou tard à redevenir eux-mêmes, enrichis de la science d'autrui, et s'entendront dire après de nombreuses leçons, que leur parole charme par son caractère naturel, spontané, ne sentant pas le maître, prouvant ainsi, par leur propre exemple que, dans le discours, l'absence d'art

si agréable à constater, est justement le plus souvent le comble de l'art.

Nous aurons le sentiment de n'avoir pas écrit inutilement ces modestes pages si elles aident ceux qui voudront bien les lire, en attendant d'acquérir les qualités qui leur manquent, à ne pas tomber dans certains défauts que l'on peut éviter; et si, pour avoir montré quelques-unes des difficultés de la parole publique et de la prédication, nous n'avions réussi qu'à semer le découragement chez nos lecteurs et chez nous-même, nous ne saurions mieux finir qu'en citant les fortifiantes paroles par lesquelles J. -S. Kennard termine sa magistrale étude.

« Prédicateur de l'Evangile ! Le Maître a confié à tes mains la tâche sublime et pourtant simple de reproduire sa vie et sa mission dans le monde et son image dans le cœur des hommes. A toutes tes craintes, il répond : « Fais de ton mieux, mon fils¹. » — Dans ton humble et fidèle labeur accompli sous les yeux du grand Ouvrier-Maître, tes plus hautes aspirations seront plus que réalisées par l'accomplissement de cette promesse. « Ceux qui en auront amené plusieurs à la justice brilleront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. »

1. Parole par laquelle la tradition rapporte que le maître de Léonard de Vinci encourageait son élève travaillant au fameux tableau de « la Cène. »

Vu : *Le Doyen,*

E. VAUCHER.

Vu : *Le Président de la Soutenance,*

Jean MONNIER.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS	V
INTRODUCTION	VII-XIV

CHAPITRE PREMIER

La Voix	1-10
---------------	------

Considérations générales. Difficultés venant de l'organe. Exemple de Démosthène. Commencer par faire de la voix un instrument juste. Opinion de Kennard, Parker, Le Faucheur. Nécessité de faire de bonne heure des exercices de prononciation, articulation, respiration. Distinction entre la correction du langage et les différentes variétés de la voix. Le Prédicateur doit avoir une voix distincte, articulée, posée.

CHAPITRE II

Le Ton Pastoral.....	11-20
----------------------	-------

Ce qui constitue ce défaut particulier aux prédicateurs protestants. Son danger le Ridicule. Quel doit être le ton du prédicateur : le Naturel et la Vérité. La Variété. Conseils pratiques. Opinion de Cicéron. Ne pas perdre de vue le But.

CHAPITRE III

Le Geste.....	21-43
---------------	-------

Les gestes ordinaires. Les gestes comiques. Les contresens. Utilité et puissance du geste dans l'Action oratoire : Saurin,

Kennard. Force de la Pantomime : remarques de M. J. D'Udine. Le geste traducteur de nos états d'âme. Opinion de Le Faucheur sur le geste en général. Quels gestes faire? Nous n'avons pas d'enseignement rationnel : Opinion de M. A. Ripert. Expériences de M. de Rochas. Les dix-sept règles de Le Faucheur. Remarques complémentaires. Exercices d'assouplissement. Gymnastique rythmique : J. Dalcroze, D'Udine, Ad. Monod, Eug. Bersier.

Conclusion.....	45-46
-----------------	-------

